

Bernard Greppo

**Fondements
existentiels
éthiques
psychiques
somatiques d'une
psychothérapie
prudente**

Essai

Bernard Greppo

Fondements existentiels éthiques
psychiques somatiques d'une
psychothérapie prudente

© Bernard Greppo, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1268-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVANT PROPOS

Cet ouvrage est divisé en deux parties complémentaires.

La première s'intéresse aux enjeux essentiels de la psychothérapie.

Je les ai nommés défis essentiels.

Ces enjeux reposent sur une vision de l'humain et incitent donc à une forme d'anthropologie.

À cette fin, j'ai renouvelé trois textes qui avaient fait l'objet d'une publication antérieure.

Chacun de ces textes met en valeur une éthique relationnelle centrée sur le don, ses chances et ses échecs (bébéthique, sexéthique, embryothèque).

À tous les stades du développement humain ces contextes sont en effet particulièrement signifiants.

Ils laissent toujours des traces bonnes ou au contraire franchement douloureuses, durables.

Lorsque ces moments font ou ont fait l'objet de perturbations relationnelles graves il est indispensable de les mettre au travail pour permettre une reprise évolutive de meilleure qualité.

La première partie prépare le lecteur à un tout autre registre qui sans être vraiment technique n'en est pas moins pratique.

C'est pourquoi, la seconde partie vise à mettre en valeur une modélisation complexe d'une psychothérapie compatible avec les enjeux et défis envisagés auparavant.

Enracinée dans le domaine de la psychopathologie, cette modélisation est précédée par l'explication de la notion de « grand perturbateur ».

L'hypothèse de travail sous-jacente consiste à déjouer l'influence des activateurs majeurs de la souffrance psychique grave et à relancer les ressources qui permettent de neutraliser leurs influences les plus délétères.

Chacun de nous a pu ou peut encore se sentir concerné par les effets de ces » perturbateurs ».

Les rendre moins insistants est une chance d'améliorer sa qualité de vie, son autonomie, par conséquent sa liberté. Celle-ci bien qu'immense est toujours restreinte par un déterminisme incontournable.

J'entends par souffrance psychique grave toute perturbation psychique porteuse de destructivité, de perte d'autonomie, de haine de soi ou de l'autre, de déséquilibres physiologiques fréquents. Cette souffrance résulte le plus souvent de distorsions familiales graves d'essence transgénérationnelle, d'un trouble de la personnalité, d'une psychose dite « blanche », d'addictions avec ou sans produits, de soins inappropriés.

J'exclus les troubles du neurodéveloppement et les grandes entités psychiatriques du champ de cette réflexion. Ces pathologies appellent à des approches différentes et impliquent de suivre les recommandations bien documentées des autorités de santé.

Comme cette réflexion évoque explicitement et implicitement la question universelle de la sécurité existentielle, si de telles maladies sont considérées avec discernement et n'induisent pas, au regard de l'extrême vulnérabilité de ces personnes, de tentations psychothérapeutiques inadaptées, certains principes mentionnés dans cette étude peuvent cependant faire référence.

DES DÉFIS ESSENTIELS

Souci existentiel, angoisse et terreurs existentielles

De la souffrance, de la donation, de la perversité, de l'Espérance, de la transcendance

To be or not to be ?

Être ou ne pas être, être ou n'être pas, disait Hamlet dans son désarroi.

La question est-elle posée de façon pertinente ?

Serions-nous réduits à ce seul choix ?

Ne serait-il pas arbitraire d'y prétendre ?

Choisir est-il seulement possible ?

Que veut dire être ?

Est-il plausible d'évoquer avec les codes linguistiques de l'être et de « l'étant-devenir » la question du « non-être » ?

Est-il d'ailleurs possible de faire du « non-être » un problème discernable et intelligible alors que toute forme de problématisation ne peut se parler ou se penser qu'à partir d'une étantité, d'un humain qui est et devient, qui est en devenir et devenant ?

En première approximation, d'une façon allusive, voire intuitive, entièrement fondée sur les formes habituelles de stabilité de l'être, le « non-être » évoquerait la mort ou l'inexistence ce qui représenterait l'ultime frontière de l'imaginaire, en tout cas celle d'une forme absolue de l'imaginaire.

Par sa radicalité, cet imaginaire s'imposerait comme une réalité indubitable et serait assimilable à cette seule certitude, « je vais mourir », « chacun d'entre nous va mourir ».

Qui est ce « je » qui peut annoncer sa mort prochaine, tout en vivant ?

Pourtant en vivant, et en toute cohérence, il ne peut rien dire de vrai sur sa propre mort sauf son inéluctabilité.

Ce « je » qui prétend à la mort ne signifierait-il pas plutôt une forme de « on va mourir », de « nous allons mourir », de « ça va mourir » ce qui exprimerait à la fois une certitude et une indétermination puisque personne ne sait ni quand ni comment l'événement se produira sauf si avec détermination je choisis de façon déterminée le moment et la forme de ma mort ?

En vérité en évoquant sa propre mort comme une préoccupation singulière ce « je » parlera le plus souvent, mais à son insu, de la mort de l'autre, d'un deuil qu'un dialogue pertinent lui permettra éventuellement d'identifier.

Cela pourrait aussi représenter un deuil bien plus énigmatique, celui de l'origine, non pas tant de sa mère, de ses parents, de ses ancêtres mais d'un autre, bien plus indiscernable, bien plus universel, en l'occurrence celui du creuset universel.

La mort et les craintes qui l'entourent généralement s'inscriraient en fait dans le fil d'une perte de la plénitude originelle supposée.

Cette perte originelle serait marquée par une forme de fracture présumée radicale avec la plénitude cosmique du « Tout dans le Tout ».

On pourrait pressentir dans cette forme d'angoisse le « comme si » d'une

rupture d'avec la « mère universelle ».

Dans l'imaginaire, la « mère universelle » serait l'un des piliers de notre contenance existentielle, par là une base de notre sécurité intérieure et une nécessité pour compenser la perte de la matrice utérine après le choc de la naissance.

L'angoisse tiendrait notamment à la conviction d'une rupture d'avec cette contenance.

Il en ressortirait par conséquent une première définition/non définition du « non-être » puisqu'aucune définition/représentation de cela, avec notre raison pour seul appui, n'est vraiment possible.

On pourrait cependant proposer l'idée qu'angoisse et terreur tendraient à nous faire confondre néant et « non-être ».

Notre culture (dans ces a priori les plus primitifs) nous pousse aussi à la confusion du « non-être » avec le rien.

Mais ce rien en lui-même est impensable puisque si je tente de le penser c'est qu'il a un minimum de substance et qu'il est.

Le rien n'est donc pas rien. Tout au plus il est presque rien. Ainsi la seule différence entre quelque chose et presque rien ne reposerait-elle que sur une différence d'intensité entre deux substances.

Par conséquent, pourquoi ne pas considérer le « non-être » comme une façon d'exprimer l'éternité ?

Quelque chose pourtant de fort différent d'une chose qui persisterait au-delà de ses multiples changements en laissant non pas tant une trace matérielle mais plutôt une forme de signal ?

Dans le langage de la physique quantique l'être serait du côté du corpuscule et le « non-être » du côté du vibratoire, de l'onde.

A partir de cette dissociation intrinsèque on retiendrait **non pas l'éternité de l'être mais l'être de l'éternité** puisque l'être « appartiendrait » au domaine de l'étant et du devenir-devenant alors que le « non-être »/éternité » aurait une nature tout autre qui serait l'éternité en tant que telle.

Une formule différente pourrait assimiler « non-être » et Altérité pure.

À partir de l'humain en tant qu'étant-parlant-devenant, l'être de l'éternité pourrait se confondre avec le désir de non-être, avec l'appel en l'humain de l'Altérité pure et pourrait s'exprimer comme telle à bien des moments.

Paradoxalement – mais la scission dépend surtout de la représentation imaginaire que nous avons de l'être et du « non-être » comme opposition indiscutable – le désir de non-être correspondrait au désir infini d'Infini qui répondrait au tout de notre manque à être.

À travers nos fantasmes les plus mégalomaniques, nous tentons d'ailleurs, mais sans jamais y parvenir, d'obturer cette béance et de nous fermer à cet appel de l'être, à cet appel bien plus grand que nous.

De façon compulsive ceci ne nous empêcherait pas de nous précipiter dans un processus de répétition sans fin et d'y rencontrer le « beaucoup-trop ».